

Le billet de Bernard...

Dans ce champ d'analyse, c'est la philosophie elle-même qui constitue l'objet. Philosopher, concerne donc tous les individus s'interrogeant sur eux-mêmes et le monde qui les entoure. Des individus considérant que leur façon de vivre et l'organisation de la société ne sont pas totalement satisfaisantes sans ignorer que la perfection, relative elle aussi, à moins de la définir comme Dieu, ne peut représenter qu'un « idéal vers lequel tendre ». Les réponses fournies par les religions ou les grandes idéologies ont perdu une grande part de leur crédibilité face à la domination de l'utilitarisme généralisé (c'est-à-dire la réalisation matérielle individuelle). Il faut donc à la fois, se projeter comme unité autonome et comme partie d'un tout.

En conséquence, le cadre d'analyse est à la fois individuel et général, ces deux niveaux étant en interaction. Il se situe aux extrêmes, entre la recherche sur soi approfondie (psychanalyse) et la recherche sur les civilisations (philosophie politique).

1. S'interroger sur soi-même : « **connais-toi-toi-même** ». Lancée à l'aube de la philo connue, cette injonction de **Socrate** est toujours valide. Bien souvent, les réponses à nos interrogations se trouvent en nous. Il s'agit de les révéler et c'est précisément par le questionnement que le philosophe doit le faire. Socrate, lui-même prétendait ne rien savoir malgré ses études. La tradition rapporte qu'il partait se promener et posait des questions aux gens qu'il rencontrait, relevait leurs préoccupations soulevait leurs contradictions, etc. Ce long processus pour s'instruire par le questionnement s'apparente à un **accouchement** après une période de gestation. D'où le nom de « maïeutique » donné à cette méthode (en référence à la déesse Maïa qui préside aux accouchements).
2. L'organisation sociale repose sur des bases constituant un consensus temporaire admis, à une époque donnée, par la majorité des individus du territoire dont l'évolution est soit pacifique soit violente selon la nature des organisations. Nous cherchons à y trouver notre place et selon notre degré de satisfaction pouvons chercher les moyens de faire évoluer les choses.

Que ce soit sur un plan strictement personnel ou vis-à-vis de la société, il faut d'abord nous interroger sur notre perception des choses. **Le mythe de la caverne du philosophe Platon**, attire notre attention sur le fait que, bien souvent, nous restons à la surface des choses, à leur apparence, mais nous ignorons souvent leur nature véritable. Soit par facilité : le cerveau de la ménagère de moins de 50 ans qui gèrera n'importe quoi ; Soit par « héritage » : c'est-à-dire la transmission d'une coutume (le père Noël).

Autant que faire se peut, nous devons donc en quelque sorte reprendre nos acquis et les repasser au crible de la raison (une démarche assez voisine de la psychanalyse qui propose de revivre les situations traumatisantes, notamment de notre enfance, pour les rejuger avec nos yeux d'adulte et les dépasser).

Le philosophe allemand **Edmond Husserl** (1854-1928), fondateur de la « phénoménologie », qui inspirera Jean-Paul Sartre, assure que : « **quiconque veut devenir philosophe devra une fois dans sa vie se replier sur soi-même et, au-dedans de soi,**

tenter de renverser toutes les sciences admises jusqu'ici et tenter de les reconstruire ». On remarquera que nous restons fidèles à Socrate, cette invite nécessitant de se connaître soi-même et réaliser, devant l'ampleur et la complexité des choses, qu'en fait nous ne savons rien (seul Dieu ou la nature, créateur de toutes choses, possède la connaissance universelle et absolue aura été la réponse imposée durant plusieurs siècles). Pour simplifier à l'extrême les choses, nous considérerons la raison, temporairement, comme étant assimilable au « sens commun » et réunissant l'ensemble des éléments censés être totalement partagés par une communauté, elle est elle-même fluctuante (« **vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà** » disait **Pascal**). Globalement, nous sommes confrontés à deux écueils : la question du langage et la méthode d'acquisition des connaissances.

La question du langage se pose (en dehors des aspects linguistiques dont on ne tiendra pas compte ici) sur la façon de percevoir les choses en distinguant le réel de l'idée du réel. Après avoir lu le mythe de la caverne de **Platon**, on pourra dire : « ce que je vois, n'est pas un cheval, c'est l'idée d'un cheval », car au-delà du réel, nous assimilons aussi tous les attributs qu'inconsciemment nous attribuons au cheval. De la même manière en voyant un gendarme, spontanément, nous percevons moins, voire pas du tout, l'être humain (le réel) que ce qu'il représente (l'autorité) et les attributs dont il est pourvu (pouvoirs de police). On pourrait multiplier à l'infini les exemples de cette intériorisation de codes physiques (uniformes, sigles, logos, drapeaux, etc.), mais aussi mentaux (se faire la bise, se serrer la main, etc.). Si nous y réfléchissons, nous pouvons parfaitement en prendre conscience et mesurer par là-même notre degré de conditionnement et parfois d'aliénation. Une partie est cependant admise, voire revendiquée comme partie intégrante de notre identité et comme patrimoine social commun. Bref, nous savons, si nous en prenons la peine, **séparer le réel de l'idée du réel**. Or l'idée est inséparable de l'être humain, lui seul pense, pas l'animal. « Je pense donc je suis » affirme René Descartes, il ne peut s'en affranchir car il est « un roseau pensant » complète Pascal. C'est pourquoi Socrate avait raison d'affirmer que la connaissance est en nous pour une large part et qu'il suffit en quelque sorte de l'accoucher. Or, les idées sont exprimées à l'aide de mots ... De là vient une seconde difficulté : même **parler une même langue** (attribut important d'appartenance) **ne signifie pas parler le même langage**. C'est donc bien par la confrontation des expériences et des arguments utilisés pour expliquer les choses que peut jaillir la connaissance. Deux citations indissociables l'une de l'autre de Nicolas Boileau nous le confirme : « **au choc des idées jaillit la lumière** » ; « **ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément** ».

Cependant, notre stock de connaissances n'est pas figé, l'oubli le ronge, il nous faut l'entretenir, l'améliorer l'augmenter... Il nous manque donc un élément crucial : quelle méthode pour acquérir les connaissances ?

« **L'homme ne devient homme que par l'éducation** » affirme Emmanuel Kant. La transmission est donc fondamentale à condition de pouvoir la filtrer par la raison. La raison elle-même impliquant des connaissances préalables, cela suppose que des étapes

intermédiaires doivent être franchies depuis la naissance pour acquérir, assimiler voir faire fructifier les connaissances « vraies ».

D'après Bacon puis Descartes ce sont des vérités absolues, celles prouvées par la science et l'expérimentation. Les progrès de la connaissance scientifique, en particulier dans le domaine de la physique, vont être décisifs. Mais peut-on rapporter tout à des phénomènes « mathématisables » ? Or, cette question de l'acquisition/transmission des connaissances se pose surtout pour tout ce qui concerne des choses non susceptibles d'être soumises à l'expérimentation (la métaphysique). Nous pourrions recourir à Baruch Spinoza pour qui, la raison est la seule voie authentique vers la vérité. Ce sujet est trop vaste pour être abordé ici, mais ce sera inmanquablement un sujet à traiter.

En effet, pour Spinoza, l'homme libre est celui qui a été « au bout des choses ». Il détient alors la vérité sur lui-même et sa place dans la société. Il connaît ses passions et choisit celles qui lui apportent le plus de satisfaction...

La philo n'apporte pas le bonheur, certes, mais peut permettre se d'en rapprocher !